

« De la Guerre », grande conférence inaugurale d'Élie Barnavi

16^{ème} Rendez-Vous de l'Histoire de Blois

Hémicycle de la Halle aux grains, vendredi 11 octobre 2013

Après une rapide présentation du conférencier par l'historien Jean-Noël Jeanneney, Élie Barnavi a exposé **dix thèses** pour définir les formes de la guerre.

Un point sur le conférencier :

Historien israélien (université de Tel-Aviv), ancien ambassadeur d'Israël en France et essayiste, ce spécialiste des Guerres de religion a publié sa thèse sous le titre *Le parti de Dieu. Étude sociale et politique des chefs de la Ligue parisienne, 1585-1594* (Publications de la Sorbonne, 1980). Il s'est également intéressé à l'histoire contemporaine d'Israël et du peuple juif ainsi qu'à la Construction européenne (il fut d'ailleurs l'ancien directeur du comité scientifique du Musée de l'Europe).

Bibliographie indicative :

- Élie Barnavi, Anthony Rowley, *Tuez-les tous ! La guerre de religion à travers l'histoire, VIIe-XXIe siècle*, Perrin, 2006.
- Élie Barnavi, Krzysztof Pomian, *La Révolution européenne, 1945-2007*, Perrin, 2008.
- Élie Barnavi, postface de Régis Debray, *Dieu(x), modes d'emploi*, André Versaille, 2012.

INTRODUCTION

Pour justifier l'objet de sa conférence inaugurale, l'historien rappelle que ses premières recherches ont porté sur la guerre civile religieuse en France et que la guerre a concrètement fait partie de sa vie de citoyen israélien. De son expérience personnelle, il retire l'enseignement que la guerre est pour le combattant « un défi à deux dénis » : le dépassement de l'instinct de survie et l'acceptation de donner la mort à autrui.

DIX THÈSES SUR LA GUERRE

1. La guerre est une « **expérience humaine extrême** » : elle suppose un puissant conditionnement des individus amenés à y penser le moins possible. L'uniforme, l'apprentissage des armes, les veillées, la discipline... tout doit relever d'un jeu initiatique efficace jusqu'à l'acte militaire réel proprement dit.
2. C'est une « **expérience humaine collective** » qui confère encore un grand prestige pour ceux qui en font métier.
3. Elle suppose un conditionnement politique : c'est l'**idéologie**.
4. Elle peut être marquée par des phénomènes de « sauvagerie », particulièrement lors des guerres civiles. C'est la « thèse de la purification » des Guerres de religion à l'Irak après 2003. La guerre est une **entreprise d'assainissement du corps social**.
5. Elle repose sur une **culture d'obéissance**.
6. Le double conditionnement individuel et collectif permet la « **brutalisation** » des comportements humains, concept mis au point par l'historien américain, d'origine allemande, George L. Mosse dans un livre paru en 1990 et traduit en France sous le titre *De la Grande guerre au totalitarisme* en 1999. Élie Barnavi appuie également sa démonstration avec l'ouvrage (qu'il a traduit en français !) de l'historien américain Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la « Solution finale » en Pologne* paru aux éditions Les Belles Lettres en 1994.

Ce dernier expliquait que les réservistes qu'il a étudiés étaient déjà adultes avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Sans être des antisémites fanatiques, ils ont participé activement au génocide des Juifs en Pologne. Ce sont 500 « hommes ordinaires » qui n'étaient pas *a priori* préparés à cela (dans le civil, ils étaient artisans, commerçants, employés de l'administration, ouvriers...) qui ont assassiné directement, d'une balle dans la tête, près de 40 000 juifs et envoyé des dizaines de milliers d'autres victimes vers les chambres à gaz de Treblinka.

De cette analyse, il ressort pour Élie Barnavi qu'on peut ranger les combattants dans trois catégories distinctes : « une poignée de héros, une petite troupe de sadiques et un troupeau de moutons faisant la basse besogne ». Ces derniers obéissent aux ordres sans trop y croire mais sans se poser de questions non plus, par solidarité de groupe et pour échapper à l'accusation de lâcheté ou de trahison.

7. La guerre est juste pour ceux qui la font. Cette thèse a un corollaire évident : c'est que le camp d'en face mène une guerre injuste. Cette vision des intentions remonte à l'antiquité, en particulier avec Cicéron dans son célèbre « traité des devoirs » (*De Officiis* écrit en 44

avant J.-C.). L'idée principale est que la guerre est nécessaire pour maintenir la paix. Et dès lors que cet objectif est atteint, conformément à un ensemble de règles qui bornent le droit à la guerre, la discussion ou la négociation doivent prévaloir pour régler les différends. La force étant le propre du règne animal, la raison ne peut être que l'affaire des hommes. Cette morale politique sera reprise quelques siècles plus tard par la chrétienté avec Saint Augustin ou Thomas d'Aquin.

8. À l'inverse, le **pacifisme** refuse cette possibilité. Après la Grande Guerre, il est devenu un mouvement d'opinion. À ce moment de l'exposé, l'historien ne cache pas son hostilité, sinon sa méfiance, avec une doctrine jugée certes « sympathique » mais qui aurait favorisé la marche vers la Seconde Guerre mondiale. Complice passive, elle offrirait un assentiment aux règles du tyran ou du plus fort. L'Europe aujourd'hui serait devenue pacifiste pour l'historien.

9. Le « **droit de la guerre** » plutôt que « la morale de la guerre et de la paix » ? Les tentatives pour moraliser la guerre sont impossibles. De tout temps, on a usé de méthodes ou de stratégies « immorales » pour faire les guerres comme la ruse ou l'espionnage (il s'appuie ici sur *L'Art de la guerre* de Sun Tzu écrit aux alentours du Ve siècle av. J.-C.). Évoquant par la suite le juriste hollandais Hugo Grotius qui a publié en 1625 *Du droit de la guerre et de la paix* dans le contexte conflictuel de l'émergence des premiers États-nations européens, l'historien invite à remplacer la morale par le droit. Pour soumettre la guerre, il faut privilégier les règles internationales.

10. **La guerre n'est pas une fatalité humaine.** Depuis la fin de la Guerre froide, il y a de moins en moins de conflits armés dans le monde. Pour les anthropologues, la guerre est dans la nature humaine. Mais celle-ci est complexe. Si la violence est humaine, son expression par la guerre est-elle pour autant nécessaire ? On a longtemps pensé que l'esclavage était dans la nature humaine. Pourtant, il a quasiment disparu. Poser cette question, est-ce professer une utopie ou rejoindre ceux qui défendent le pacifisme ? La réponse est négative. Pour échapper à la guerre, il faut une organisation pratique qui la rende impossible. En attendant un gouvernement mondial très imparfaitement esquissé par l'Organisation des Nations Unies, la solution pourrait venir de l'Europe qui a su trouver le chemin pour casser le cycle stérile des conflits. Néanmoins, contrairement à une idée souvent admise, ce n'est pas l'Europe unie qui a chassé l'horizon de la guerre. C'est le régime démocratique qui est en plus la condition *sine qua non* de la possibilité de l'Union européenne. Historiquement, les États démocratiques ne se font pas la guerre même s'ils peuvent la faire ailleurs. Un monde organisé en un ensemble de démocraties libérales devrait mettre la guerre hors d'usage.

CONCLUSION

Dans une approche diachronique, Élie Barnavi énumère trois types de conflits depuis le XVIIIe siècle :

A/ Entre les traités d'Utrecht en 1713 et la Révolution française, la période serait marquée par **une opposition classique entre des raisons d'État (système clausewitzien)**.

B/ La période révolutionnaire aurait ouvert une deuxième ère guerrière, celle de **la levée en masse de la nation et de la mobilisation croissante des ressources** des territoires au service d'idéologies politiques.

C/ L'époque contemporaine serait dominée par **les guerres asymétriques** (guérilla espagnole en lutte contre l'armée napoléonienne, guerres coloniales ou postcoloniales au Vietnam ou en Afghanistan, hyperterrorisme aujourd'hui...). Leurs principales caractéristiques seraient de mêler une forte dimension culturelle, des moyens de combat tactiques ne cherchant pas l'affrontement frontal et s'appuyant sur l'usage de la terreur ainsi que la volonté de gagner rapidement la bataille politique en atteignant l'opinion de l'adversaire.

L'historien termine sa conférence par une comparaison entre le règlement de la Guerre d'Algérie par la France et le problème palestinien du côté israélien. Si la France est parvenue à « sortir du conflit », c'est en raison d'abord de sa « distance » physique avec l'Algérie. Il n'y a pas de Méditerranée entre Israéliens et Palestiniens. Ces derniers sont condamnés à demeurer voisins. Par ailleurs, le critère religieux n'a pas été déterminant dans « les événements algériens » contrairement à ce qui prévaut de nos jours au Proche-Orient. Aussi, du fait de ce difficile blocage culturel, un arrangement raisonnable entre Palestiniens et Israéliens semble impossible. La seule solution résiderait dans une « paix imposée » par une puissance étrangère, gendarme du monde : en l'occurrence les États-Unis d'Amérique.

Élie Barnavi a conclu son discours par cette légende cherokee :

« Une jeune fille indienne fit un rêve dans lequel deux loups se disputaient violemment. Au réveil, elle questionna le sage de la tribu pour lui demander la signification de ses songes. Celui-ci lui expliqua que les deux forces qui l'habitaient, sous la forme de deux loups, étaient la paix et la guerre. Quel loup va donc gagner lui demanda-t-elle ? Le sage lui répondit : "celui que tu nourris" ».

Compte-rendu de Mourad Haddak

Enseignant au collège Voltaire à Sarcelles, Val-d'Oise

Professeur relais aux Archives départementales du 95